

Ken Loach

Gilles Marsolais

Numéro 163, septembre 2013

100 cinéastes qui font le cinéma contemporain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70326ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

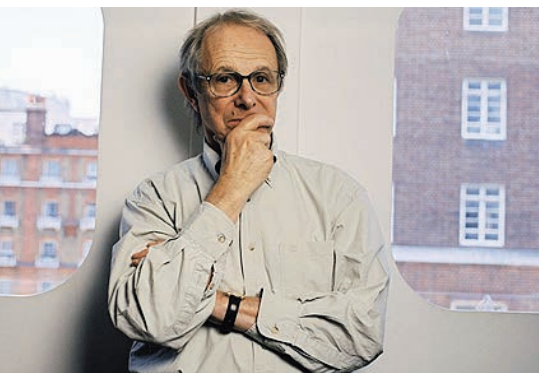
1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marsolais, G. (2013). Ken Loach. *24 images*, (163), 34–34.

Ken Loach



Cinéaste britannique engagé, Ken Loach pratique un cinéma bicéphale. Ses films ouvertement politiques suscitent invariablement des réactions d'hostilité de la part de nombreux critiques anglais qui ne supportent pas ses prises de position franches, ni même la moindre allusion à une possible relecture critique des faits d'armes peu glorieux de la Grande-Bretagne. Et surtout pas qu'il revienne sur le rôle peu reluisant de celle-ci en Irlande, tel qu'évoqué

dans *Hidden Agenda* (1990), ou *Le vent se lève* (2006). D'autres films, tels que *Land and Freedom* (1995) ou *Route Irish* (2010), les agacent tout autant, même s'ils élargissent l'horizon politique, en ventilant depuis l'engagement à gauche dans la guerre civile espagnole jusqu'à l'implication actuelle de mercenaires anglais du côté américain en Irak. On a besoin de ce regard aiguisé.

Par ailleurs, depuis *Kes*, qui l'a révélé en 1970, Ken Loach a toujours pratiqué un cinéma de fiction à caractère social qui propose un point de vue humain sur les choses. Le plus souvent, il y manie l'humour comme une arme de précision, en faisant flèche de tout bois, dans des films dont les titres s'imposent instantanément : *Riff Raff* (1991), *Raining Stones* (1993), *Sweet Sixteen* (2002), *The Angels' Share* (2012).

À moins d'être totalement dénué du sens de l'humour, on comprend au contact de ce dernier opus que Ken Loach n'a pas fini de nous étonner. Dans ce film de transition sans prétention, sans délaissier l'arrière-plan social

(avec sa brochette de handicapés sociaux), il expérimente le registre du burlesque, d'une façon jouissive mais sur un ton légèrement décalé, avec assez de retenue pour éviter de verser dans la bouffonnerie. On demeure dans le réalisme des classes sociales, et le whisky a ici pour le jeune défavorisé la même valeur de libération que le faucon dans *Kes*. Dans cette comédie, Loach poursuit son expérimentation d'un mode de tournage particulier misant sur l'improvisation avec des acteurs pour la plupart non professionnels. Elle constitue un antidote formidable à la crise, au chômage généralisé des jeunes en Europe, et à la déprime. Quel « timing » ! On en redemande. – Gilles Marsolais

« Ses films élargissent l'horizon politique, depuis l'engagement à gauche dans la guerre civile espagnole jusqu'à l'implication actuelle de mercenaires anglais du côté américain en Irak. »

David Lynch

Où est David Lynch ? Depuis l'échec en salle d'*Inland Empire*, il semble s'être retiré définitivement des écrans, et n'a jamais autant clamé son découragement face à l'avenir du cinéma d'auteur. Il n'a pourtant jamais été si présent : de l'adjectif « lynchien » à ses contrats publicitaires, en passant par la création d'une marque de café, il s'est presque transformé en créature warholienne. Sans compter son incursion dans la musique, ou la poursuite de son travail de plasticien (peinture et lithographie), ou encore sa façon plus inquiétante de ressembler à ses personnages lorsqu'il se fait le prophète allumé de la méditation transcendante... Mais, manque ce qui nous l'a fait connaître et admirer : le cinéma. Plus rien depuis sept ans, si ce n'est les rumeurs fébriles de ses fans sur un possible retour. Si l'on veut rêver, on peut imaginer que Lynch s'imprègne de l'air du temps, et qu'il y aurait au milieu de tout ça un film en gestation, une bombe à retardement. Qui sait, il pourrait aussi

revenir à la série télévisée (« *I'll see you again in 25 years* », disait Laura Palmer dans le dernier épisode de *Twin Peaks*), ou encore explorer d'autres façons de faire des « films », encore inédites. Son entrée fracassante dans le numérique avec *Inland Empire* nous a laissé un film dont nous peinons encore à mesurer l'ampleur et la radicalité. Un film expérimental et narratif à la fois, dont le récit et le propos se dérobent sous nos yeux au fil des scènes, et dont la mystérieuse violence nous hante encore. Rien d'obscur pourtant, dans cette satire d'un monde de l'image perversi. Du tournage sans script au rêve d'une distribution entièrement indépendante, en passant par la récupération d'œuvres vidéo antérieures (les inoubliables lapins), *Inland Empire* inventait le cinéma de demain. Et le destin du film est un peu devenu le cauchemar qu'il contenait... Personne d'autre que Lynch n'a su comme lui dépeindre l'ambivalence de notre époque ou réinventer la manière de raconter une histoire. Sa vision distordue du monde, quelque part entre le



grotesque et le sublime, le poétique et le pathétique, ne cesse, et ne cessera avant longtemps, d'habiter le cinéma contemporain. – Apolline Caron-Ottavi

« Son entrée fracassante dans le numérique avec *Inland Empire* nous a laissé un film dont nous peinons encore à mesurer l'ampleur et la radicalité. »